

Sa respiration tiède et humide effleure ma main qui le soutient. Alors je l'enferme douillettement dans ma robe relevée, je cache ses petits pieds sous les langes, et je contemple mon chéri. Je l'ai là, bien à moi, sur mes genoux. Pas un tressaillement de son être qui m'échappe et ne vibre en moi. Je sens au fond de mon cœur un miroir qui le reflète. Je le sens à la fois tout entier ; il est encore en moi. N'est-ce pas mon lait qui le nourrit, ma voix qui l'endort et le calme ; ma main qui l'habille et le caresse, le rassure et le soutient ? Et le sentiment que je suis tout pour lui ajoute encore un charme de délicieuse protection au bonheur de l'avoir mis au monde.

Quand je pense qu'il y a des femmes qui passent à côté de ces tendresses sans détourner la tête ! Les folles !

Oui, le présent est beau, et je me grise de bonheur. Il y a aussi l'avenir, là-bas dans le nuage. J'y pense souvent et je ne sais pourquoi je frissonne comme à l'approche de l'orage.

Folie ! Je l'aimerais si discrètement, je lui rendrai si léger le poids de mon affection : Pourquoi s'éloignerait-il de moi ? Ne saurai-je pas à temps devenir son amie ? Ne saurai-je pas, lorsqu'un duvet noirâtre voilera cette petite lèvres rosée, lorsque l'oiseau, sentant ses ailes grandir, voudra s'élancer hors du nid, ne saurai-je pas le ramener, par des liens invisibles, dans ces bras où il dort maintenant ? Peut-être, en ce vilain moment qu'on nomme la jeunesse des hommes, m'oublieras-tu pour un instant, cher petit ! D'autres mains que les miennes peut-être écarteront les cheveux de ton front de vingt ans. Hélas ! d'autres lèvres se poseront brûlantes où les miennes se posaient, effaceront d'un baiser vingt années de caresses. Oui,

mais quand tu reviendras de cet envahissant et dur voyage, brisé, transi, tu te réfugieras bien vite dans ces bras qui te berçaient autrefois, tu cacheras ta pauvre tête inquiète là où elle est maintenant ; tu demanderas d'essuyer tes larmes, de te faire oublier les meurtrissures du chemin, et je te donnerai, en pleurant de joie, le baiser qui console et qui fait espérer.

Mais je m'aperçois que je t'écris un volume, ma bonne Marie. Je ne veux pas relire, car je n'oserais plus t'envoyer ma lettre. Que veux-tu, je perds un peu la tête. Je n'ai pas encore l'habitude de ce bonheur-là.

Bien à toi.

QUATRE ANS PLUS TARD.

... Oui ma chère, c'est un homme, et un homme pour de bon. Il est revenu de campagne grossi de moitié et diable à faire plaisir. Il monte sur les chaises, violente le pauvre baromètre et met les mains dans ses poches comme un propriétaire.

Lorsque je vois le matin, ses vêtements de petit homme fièrement étalés à côté de ceux de son père, je fais malgré moi un retour vers ce passé si proche encore. Hier les langes, aujourd'hui les bottines, demain les éperons. Mon Dieu ! comme ils s'envolent les jours heureux ! Déjà quatre ans ! C'est à peine si je pourrais le porter, en admettant qu'il me le permit ; car sa dignité d'homme devient chatouilleuse. Il passe la moitié de sa vie armé en guerre ; ses pistolets, ses fusils, ses fouets et ses sabres encomrent la maison. Il a dans ses mouvements une franchise de bonne santé qui me ravit.

Ne va pas croire, après tout cela, que mon démon n'a plus rien de bon : il est ange à ses heures, et me rend